

LES FILMS DU NOUVEAU MONDE présente



SELECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

ON NE NAÎT PAS
MARTYR...

عبد الله



LES
CHEVAUX
DE
DIEU

INSPIRÉ DE FAITS RÉELS

UN FILM DE
NABIL AYOUCHE

STONE
ANGELS

LES FILMS DU NOUVEAU MONDE présentent



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

LES CHEVAUX DE DIEU

Un film de Nabil AYOUC

Inspiré du roman "Les Étoiles de Sidi Moumen"
de Mahi Binebine (Flammarion)

Durée 1h55 - image 16/9 (1.85)

DISTRIBUTION

**STONE
ANGELS**

11, rue des Petites Écuries - 75010 Paris
Tél.: 01 42 57 45 73
Éric Le Bot - eric@stoneangels.com
Roman Strajnic - roman@stoneangels.com

VENTES INTERNATIONALES

wild bunch

À CANNES

4, La Croisette - 1^{er} étage (en face du Palais)
CAROLE BARATON cbaraton@wildbunch.eu
GARY FARKAS gfarkas@wildbunch.eu
VINCENT MARAVAL ndevid@wildbunch.eu
GAEL NOUAILLE gnouaille@wildbunch.eu
SILVIA SIMONUTTI ssimonutti@wildbunch.eu

ATTACHÉE DE PRESSE

Anne Guimet
Tél.: 06 89 88 34 50
aguimet@free.fr

Synopsis

Yachine, 10 ans, vit avec sa famille dans le bidonville de Sidi Moumen à Casablanca. Sa mère, Yemma, dirige comme elle peut toute la famille. Un père dépressif, un frère à l'armée, un autre presque autiste et un troisième, Hamid, 13 ans, petit caïd du quartier et protecteur de Yachine.

Puis Hamid se retrouve en prison, Yachine enchaîne alors les petits boulots pour sortir de ce marasme où règnent violence, misère et drogue.

À sa sortie de prison, Hamid a changé. Devenu islamiste radical pendant son incarcération il persuade Yachine et ses amis de rejoindre leurs "frères".

L'imam Abou Zoubeir, chef spirituel, entame alors avec eux une longue préparation physique et mentale. Un jour, il leur annonce qu'ils ont été choisis pour devenir des martyrs.

Ce film est librement inspiré des attentats terroristes du 16 mai 2003 à Casablanca.

De l'origine des CHEVAUX DE DIEU

D'après un hadith authentique rapporté par l'imam Ibn Jarir At-Tabari, des gens ont afflué vers le prophète Mohammed, que la Paix et Le Salut d'Allah soient sur lui, et lui ont dit : "Nous te faisons allégeance". Mais ils n'étaient pas sincères et l'Islam ne les intéressait pas. Ils dirent au prophète : "Nous ne nous sentons plus à l'aise à Médine". Le prophète leur ordonna : "Buvez de l'urine et du lait de ces chameaux qui vous entourent". Au même moment, une voie appela "**Volez, chevaux de Dieu**". Les personnes venues voir le prophète, surprises par cet appel, prirent la fuite. Le prophète et ses compagnons se lancèrent à leur poursuite jusqu'à ce qu'ils réussirent à en rattraper quelques uns et les capturèrent. L'expression : "**Volez, Chevaux de Dieu**" est très répandue chez les premiers musulmans pour signifier l'appel au jihad. Cette expression a été reprise au fil des siècles, que ça soit dans des discours, des chants ou des poèmes incitant à la guerre sainte. On la retrouve dans la propagande actuelle d'Al Qaida notamment dans le célèbre communiqué de l'organisation au lendemain du 11 septembre ; communiqué diffusé par la chaîne Al Jazeera et prononcé à l'époque par le Koweïtien Suleiman Abu El Ghayt.

Le paragraphe dans lequel l'expression est citée dit ceci :

"Ceci est mon dernier appel que j'adresse à la nation du milliard, à la nation de l'Islam, à la nation du jihad, la nation de Mahomet et des descendants de Abou Bakr, Oma et Khalid Ibn Al Walid. Je dis "**Volez chevaux de Dieu, volez chevaux de dieu, volez chevaux de Dieu**" (il le répète 3 fois). La guerre est aujourd'hui déclarée et c'est une bataille décisive qui est aujourd'hui enclenchée entre la foi et la mécréance. Alors, choisissez le camp que vous voulez rejoindre. Il existe deux camps uniquement. Il n'y en a pas un troisième. Soit nous sommes dans le camp des gens de foi soit nous sommes dans le camp des mécréants..."

Dans un texte diffusé sur internet par un certain "Abu Dujana Al Qurachi Al Hachimi Al Maqdissi", ce dernier certifie que Oussama Ben Laden a bien prononcé cette phrase lors d'un discours en disant : "**Lorsqu'ils (les premiers musulmans) entendaient VOLEZ CHEVAUX DE DIEU, ils abandonnaient tout et accouraient au jihad avec ou sans équipement, que la bénédiction d'Allah soit sur eux...**"

Entretien avec Nabil Ayouch

Quelle est l'origine de votre film LES CHEVAUX DE DIEU d'après le récit de ces jeunes marocains qui ont commis des attentats kamikazes en 2003 ?

D'abord cela vient d'une histoire personnelle que j'entretiens avec le bidonville de Sidi Moumen, quartier d'où sont issus les jeunes kamikazes qui ont commis les attentats de Casablanca en 2003. J'avais tourné dans ce quartier quelques séquences d'un précédent film en 1999, ALI ZAOUA. C'est un lieu que j'avais donc beaucoup arpenté, je m'y sentais très bien et il présente par ailleurs une particularité étonnante, celle d'être la partie la plus haute de la banlieue de Casablanca. Les habitants de ce quartier étaient dans mon souvenir très pacifistes, très ouverts, alors lorsqu'il s'est passé les attentats de 2003 je n'ai pas compris. Quatorze gamins de Sidi Moumen se sont faits sauter. On se dit : "Non, ce n'est pas possible !" Ça a été un traumatisme énorme au Maroc, parce qu'on s'attendait à ce que ces actes soient l'œuvre de terroristes entraînés, venus d'Afghanistan ou d'Irak, et pas que leurs auteurs soient des gamins de bidonvilles dont ils n'étaient jusqu'alors jamais sortis. Ils avaient pour la plupart vingt ans. C'était tellement choquant qu'immédiatement j'avais besoin de réagir, de faire quelque chose. Sauf que je n'ai pas fait ce qu'il fallait !

C'est-à-dire ?

J'ai pris une caméra avec une équipe et je suis allé à la rencontre des victimes. J'ai écouté les survivants, leurs familles. J'en ai tiré un court métrage de seize minutes. Mais c'est tout. J'ai mis du temps à me rendre compte que ma vision était incomplète. Il m'a fallu trois ou quatre ans pour finalement y revenir vraiment. D'abord parce que j'ai pris conscience qu'en tant que réalisateurs, nous ne sommes finalement pas des témoins qui avons le devoir de réagir dans l'immédiateté comme les journalistes. Nous avons avant tout le devoir de prendre du recul par rapport aux événements pour en restituer un regard particulier, notre regard. Ensuite, parce que c'est ce temps qu'il m'a fallu pour comprendre mon sentiment de frustration, pour comprendre que les victimes étaient des deux côtés.

Qu'avez-vous fait alors ?

Je suis retourné à Sidi Moumen. J'ai fait un travail quasi d'anthropologue. J'ai parlé avec les gens, j'ai rencontré des associations, parce qu'entre temps évidemment le quartier avait vu naître de très nombreuses initiatives en réaction aux attentats. Puis j'ai acheté les droits d'adaptation du livre de Mahi Binedine intitulé "Les Étoiles de Sidi Moumen" dont le traitement était exactement celui de l'histoire que je voulais raconter.

Avez-vous ensuite été tourner votre film dans le quartier de Sidi Moumen ?

Non, bien que pendant très longtemps j'ai envisagé de tourner au cœur de Sidi Moumen. Mais ce quartier a très rapidement changé, il y a eu la construction de barres d'immeubles, la poche de bidonville d'où étaient originaires les kamikazes se réduisait. En terme d'axes de tournage cela devenait impossible à filmer. Cela n'avait plus de sens, tout avait tellement changé.

Pourquoi ?

Il me fallait retrouver le Sidi Moumen qui, dans le rapport à son quartier, avait pu faire émerger cette génération de kamikazes, donc un Sidi Moumen loin de toute modernité, c'est-à-dire un bidonville rural, loin de toute notion d'urbanisme. J'ai donc opté pour tourner au cœur d'un autre bidonville à quelques kilomètres du vrai Sidi Moumen. J'ai travaillé, en revanche, avec beaucoup d'habitants de Sidi Moumen.

Un film sur un sujet aussi délicat a-t-il été difficile à faire exister ? Avez-vous rencontré de la défiance de la part par exemple des autorités marocaines ?

J'ai rencontré beaucoup de défiance à cause du sujet, à différents niveaux. Mais je n'ai eu aucun problème avec l'État, j'ai même obtenu l'équivalent de l'avance sur recettes marocaine. De même, nous avons eu immédiatement les autorisations de tournage. En revanche, il a fallu à chaque fois expliquer longuement de quelles façons nous allions traiter ce sujet qui, encore une fois, représente un immense traumatisme pour les Marocains. Certains se demandaient s'il fallait vraiment revivre ces plaies. Donc il y a eu de la défiance qui peut se comprendre et s'expliquer, mais pas de blocage ni de censure.

Est-ce que le Printemps Arabe, intervenu alors que vous étiez au cœur de votre projet, a eu une quelconque influence sur votre film ?

La première incidence du Printemps Arabe est que les autorités n'ont sans doute pas eu le temps de finalement trop se préoccuper de nous, nous étions donc assez tranquilles. C'est une première incidence réelle. La deuxième en revanche, c'est qu'il y avait quand même une certaine tension palpable dans la rue, notamment dans les quartiers populaires où nous tournions. On a dû vraiment faire profil bas parfois pour ne pas donner la sensation d'une quelconque provocation. Les esprits étaient chauffés à blanc, il y avait des manifestations quotidiennes. L'islamisme, encouragé par ce qu'il se passait en Égypte et en Tunisie, s'affichait de plus en plus ouvertement. Les élections approchant, plusieurs personnes du bidonville liées aux mouvements islamistes ont cherché à interrompre le film.

Le contexte politique du Maroc était très prégnant autour de vous et vous avez choisi pourtant de traiter cette histoire réelle par le biais de l'intime, pourquoi ?

Pour de multiples raisons dont celle d'un souci d'imprégnation immédiate des spectateurs avec les personnages du film. Les personnages principaux, ces kamikazes, sont des enfants qui ne sont pas les seuls responsables de leurs actes, ils en sont victimes, je voulais le faire comprendre. Il me fallait ainsi démarrer le film comme une chronique et non pas verser immédiatement vers une fresque historique distanciée. Mon désir tout d'abord était donc de raconter le quotidien de ces jeunes, leur environnement, leurs parents, l'absence de paternité, l'amitié très forte entre eux et tous les microtraumatismes de la vie qui font qu'à un moment ou un autre cela se transforme, quand ils grandissent, en ressentiment désespéré, insupportable. Leurs petites histoires vont forger leur destin et leur faire rencontrer la grande Histoire, celle de la géopolitique nationale et mondiale.

Quels sont les points clés sur lesquels vous vous êtes appuyé pour développer votre histoire ?

Le non accès à l'éducation de ces jeunes, l'éclatement de la structure familiale qui font qu'il n'y a plus de repères. Il y a aussi l'unité de lieu, très spécifique à cette histoire, puisque ces jeunes n'étaient jamais sortis de leur bidonville. Il y a un véritable enfermement même si cela n'a pas que des inconvénients. En effet ces bidonvilles sont des structures horizontales où l'on communique beaucoup plus fluidement qu'au sein de structures verticales que sont les barres d'immeubles. Mais la limite aussi de cette vie de quartier en vase clos est que l'on s'y sclérose finalement. Par ailleurs dans ces niches que sont les bidonvilles, il y a des micro systèmes qui naissent efficacement comme par exemple l'islamisme wahabite issu de l'Arabie Saoudite dans les années 90 au Maroc. Il est très difficile alors pour

un jeune qui n'a jamais rien vu d'autre que la vie dans son quartier de ne pas être imprégné et parfois même convaincu que ces microsystèmes nouveaux, en l'occurrence l'islamisme radical, sont leur seul avenir.

On constate pourtant dans le film que le football permet aussi à ces jeunes de quitter leur condition.

Oui, le foot c'est vraiment une forme d'ascenseur social pour ces jeunes. C'est aussi ce qui les lie dans le film car le foot possède cette force unificatrice que peu de choses ont à part, peut-être les arts, la culture mais ces jeunes-là n'y ont pas accès.

Avez-vous par ailleurs choisi de romancer, d'extrapoler les histoires de ces kamikazes ou êtes-vous resté fidèle à ce que furent leurs vies réelles au sein de ce contexte géographique et social ?

On en a beaucoup parlé avec Jamal Belmahi, le scénariste, et Alain Rozanès qui nous ont accompagnés pendant toute la phase d'écriture, puis ensuite avec Pierre-Ange Le Pogam, le producteur du film. On avait tous la même idée. La réalité a une vertu exceptionnelle : celle de nous présenter des faits, et la fiction a celle de nous les raconter. J'ai donc choisi de m'éloigner de la réalité des vies de ces jeunes kamikazes, de ne pas en faire des biographies, pour m'emparer de mon sujet et l'extrapoler tout en me basant par ailleurs sur un travail fait de discussions avec des chercheurs, des sociologues et de lectures de leurs recherches, de leurs études sur le sujet. Je voulais restituer ainsi la façon dont l'Islam politique étend son emprise sur ces bidonvilles.

Où'avez-vous retiré de ces lectures ?

La façon dont les islamistes se sont emparés de la notion de solidarité. Comment ils opèrent pour embrigader ces jeunes alors en mal de figure paternelle.

Ce manque de figure paternelle, d'autorité, a-t-elle à voir notamment avec celle que ressentent toute une jeune génération d'enfants d'émigrés arabes aujourd'hui installés en Europe, et qui ont la sensation que leurs pères n'ont pas été socialement respectés, et se sont par ailleurs trop laissés faire ?

Oui, il y a un esprit de révolte, de rébellion en commun entre ces jeunes générations, qu'elles soient émigrées ou restées dans leur pays d'origine. C'est évident. On reproche en gros la trop grande docilité des parents, ces générations veulent tout, tout de suite. Or, ces jeunes sont en face de sociétés qui sont patriarcales ; c'est la mère qui décide mais c'est le père qui symbolise le pouvoir. Donc évidemment quand l'autorité du père est absente, forcément il n'y a plus les garde-fous nécessaires pour maintenir ces jeunes dans un certain cadre et là tout vole en éclat. Et je crois que c'est le cas de quasiment tous les jeunes kamikazes qui se sont fait sauter à Casablanca en 2003.

Les jeunes acteurs de votre film étaient-ils eux aussi très concernés par ce problème ?

Non, cela ne fait pas partie en apparence de leurs préoccupations majeures. Ce sont des acteurs non professionnels qu'on pourrait plutôt définir comme de beaux témoins inconscients d'une réalité qu'ils portent et qu'ils vivent un peu malgré eux. Ce sont des jeunes des quartiers populaires, certains (les deux rôles principaux) habitent même toujours dans le bidonville de Sidi Moumen où je les ai rencontrés. Je les ai choisis après avoir arpenté ces quartiers pendant deux ans car la grande difficulté était bien entendu de trouver les personnalités capables d'incarner ces personnages.

Comment avez-vous déterminé le titre de votre film ?

Au départ le film portait le titre du roman dont il est l'adaptation : "Les Étoiles de Sidi Moumen". Mais nous nous sommes rendus compte que cela pouvait être pris de façon positive, que certains pourraient y voir une forme de glorification de ce que ces kamikazes ont commis. Or, si je voulais humaniser ces jeunes hommes, je ne désirais en aucun cas célébrer leurs actes. Nous avons donc cherché et trouvé l'extrait d'un texte sur le Jihad à l'époque du Prophète : "Volez chevaux de Dieu et à vous les portes du paradis s'ouvriront". Cette phrase a été reprise plusieurs fois dans la terminologie jihadiste moderne, par Ben Laden et des prêches télévisés. Cette phrase est aussi prononcée dans le film par le "grand émir" qui vient leur annoncer qu'ils ont été choisis.

Quels ont été vos partis pris de réalisation pour incarner tout cela ? Comment concilier le soleil et la jeunesse avec le désespoir et la mort ?

En allant de l'un vers l'autre. Sans tomber dans le radicalisme forcené, j'ai discuté avec mon chef opérateur, Hichame Alaouie, l'accessoiriste, la costumière et le chef décorateur autour d'un vrai parti pris en terme de couleurs. Je voulais que l'on commence par une partie, celle de la vie quotidienne, très chaude, très saturée, très colorée, et que plus on avance dans le film, vers la mort, plus ces couleurs s'éteignent, plus on arrive vers le temps présent, plus ces couleurs se ternissent. Après, il y a un autre parti pris qui est celui du cadre, je voulais rester dans quelque chose de sobre, d'élégant et de non démonstratif, et en même temps, je voulais que la caméra ne quitte pas l'épaule du cadreur pendant les deux tiers du film, avant la partie consacrée à l'embrigadement. Pour cela, j'ai fait fabriquer par le chef machiniste des systèmes pour "porter" la caméra dans les scènes en mouvement tout en gardant la dynamique du cadre, car aucun des systèmes existants ne me convenait. On a fait plusieurs jours de tests avant de trouver le bon système. Dans la dernière partie du film, plus on avançait, plus je voulais que le cadre s'assagisse en quelques sortes et qu'on aille vers un rythme beaucoup plus posé, plus grave, moins virevoltant.

Un dernier parti pris en terme de mise en scène, c'est la musique. Je voulais tout sauf une musique ethnique, folklorique, ou de couleur "locale". Je voulais une musique qui soit presque inaudible, non identifiable, non reconnaissable, parce qu'il y a tellement de sons de toutes sortes, de musiques échappées de transistors qui sortent de partout dans le film que je voulais que cette musique soit extrapolée, différente, qu'elle donne d'une certaine manière du recul pour apporter une autre forme d'émotion, quelque chose qui soit aussi différente des sensations provoquées par les images, pour offrir un niveau de lecture supplémentaire, donner à réfléchir sur tout cela.

Qu'est-ce que ce film vous a appris à titre personnel ?

C'est un film sur la condition humaine. Je pense qu'il m'a appris à sortir d'une forme de réserve naturelle, de distance, et à aller vers les autres.

Pour mieux les comprendre, certainement. Mais pour mieux me comprendre aussi et assumer certains choix.

Des choix sans doute plus radicaux que d'autres, faits auparavant.

Avec ce film, je ressens moins le besoin d'être aimé et un peu plus celui d'être compris.

Extraits des notes de tournage de Nabil Ayouch

“...Quelques jours avant le début du tournage, l'un des décors principaux du film (le café Madani) a pris feu pendant la nuit. Nous n'avons jamais su qui avait été l'origine de l'incendie. La gendarmerie a été appelée sur place mais personne n'avait rien vu, rien entendu.

Malgré cet incident, la présence de l'équipe de tournage dans le bidonville était plutôt bien accueillie. Nous étions conscients d'être une source de revenus supplémentaires pour environ la moitié de la population. Certains travaillaient dans les équipes de construction, d'autres dans le gardiennage, ou dans la figuration. Enfin, quelques rôles comme celui de Yemma, la mère de Yachine et Hamid, sont tenus par des habitants du bidonville...”

“...Pourtant, la violence était quotidienne. Bagarres, disputes, couteaux, jets de pierres. À tel point qu'on a fini par s'y habituer et à la trouver presque normale...”

“...Une nuit, nous tournions une scène clef entre Hamid et Yachine, devant la maison de Tamou. Une pluie de pierres s'est abattue sur nous. Zacharie Naciri, l'ingénieur du son, en a reçu une sur la tête et s'est évanoui pendant quelques instants. On s'est remis à tourner avec des plaques polystyrène au dessus de nos têtes pour nous protéger, et des gamins du bidonville postés sur les toits pour faire le guet...”

“...Le tournage a été interrompu une première fois pour cause de fête religieuse (l'Aïd el Kebir). Je voulais aussi laisser le temps aux barbes des comédiens principaux de pousser naturellement ; je n'avais pas envie d'utiliser de postiches. Du coup, on a prolongé l'interruption qui a duré, en tout, deux semaines et demie. La reprise a été difficile. Les conditions de tournage à la montagne étaient rudes. Les pluies ont commencé à tomber et la rivière est sortie de son lit. Dans les jours qui ont suivi, ce fut le déluge. Il fallait traverser la rivière, qui en temps normal s'enjambait à pied mais qui était devenue un véritable torrent, en canoë kayak pour atteindre le plateau...”

“...Tout était inondé. Le décor, le matériel, la cantine... C'était d'une violence inouïe. On était tous abattus, impuissants. Je me rappelle d'un jour où toute l'équipe s'était regroupée sous un carré de toile, le seul abri qui restait. On se regardait tous sans savoir quoi dire pour se remonter le moral. Je pensais à Terry Gilliam et à LOST IN LA MANCHA. Dans ces cas-là, on essaye de se rassurer en se disant que d'autres ont connu pire, qu'il faut tenir, qu'on doit tenir...”

“...Le jour où la pluie s'est arrêtée et qu'on a pu reprendre le tournage, on a commencé par la scène de foot à la montagne. En fin de journée, Abdelhakim (Yachine) traînait un peu la patte mais rien de grave, d'après lui. Le lendemain matin, il ne pouvait plus marcher. Frantz Richard (le producteur exécutif) l'a emmené faire des radios et m'a appelé en sortant.

Verdict : deux semaines d'immobilisation. Il ne nous restait aucune scène à tourner sans Yachine. Le tournage allait encore être interrompu, à peine au moment où la pluie avait cessé...”

“...J'ai eu beaucoup de bonheur à faire ce film. L'équipe a été d'une solidarité sans faille. Elle m'a soutenu, entouré, elle y a cru de tout son cœur et ça a décuplé mes forces. Progressivement, on s'est sentis intégrés au bidonville. Les gens nous reconnaissaient, nous saluaient, nous invitaient chez eux, venaient déjeuner avec nous à midi. Je me sentais privilégié de pouvoir vivre des instants pareils, de pouvoir observer ce micro système qui fonctionne avec ses règles, ses codes, sa solidarité.”

Biographie Nabil Ayouch

Nabil Ayouch est né le 1^{er} avril 1969 à Paris.
Il travaille entre Casablanca et Paris.

En 1997, Nabil Ayouch réalise son premier long métrage, MEKTOUTB, qui comme ALI ZAOUA (2000) a représenté le Maroc aux Oscars, puis viennent UNE MINUTE DE SOLEIL EN MOINS (2003) et WHATEVER LOLA WANTS (2008), produit par Pathé. Son premier court métrage en 1992, LES PIERRES BLEUES DU DÉSSERT révèle Jamel Debbouze.

En 2009, il conçoit et met en scène le spectacle de clôture du Forum Économique Mondial de Davos, après avoir mis en scène plusieurs spectacles vivants tel que l'ouverture du Temps du Maroc en France au Château de Versailles en 1999.

Nabil Ayouch crée en 1999 Ali n'Productions, société avec laquelle il aide de jeunes réalisateurs à se lancer grâce à des initiatives telles que le Prix Mohamed Reggab, concours de scénario et production de 8 courts métrages en 35 mm. Entre 2005 et 2010, il produit 40 films de genre dans le cadre de la Film Industry. En 2006, il lance le programme Meda Films Development - avec le soutien de l'Union Européenne et de la Fondation du Festival International du Film de Marrakech - une structure d'accompagnement des producteurs et scénaristes des dix pays de la Rive Sud de la Méditerranée, dans la phase de développement de leurs films.

Nabil Ayouch fonde le G.A.R.P. (Groupement des Auteurs, Réalisateurs, Producteurs) en 2002 et la "Coalition Marocaine pour la Diversité Culturelle" en 2003. En 2008, il participe à la création de l'Association Marocaine de lutte contre le Piratage, qu'il préside.

En 2011, il sort son premier documentaire de long métrage, MY LAND, qu'il a tourné au Proche-Orient.

Nabil Ayouch termine en 2012 LES CHEVAUX DE DIEU, qui s'inspire des attentats du 16 mai 2003 à Casablanca.

Filmographie de Nabil Ayouch

2012

LES CHEVAUX DE DIEU

Long métrage de fiction, 110 min.

Production : Les Films du Nouveau Monde (France), Ali n'Productions (Maroc), YC Aligator Film (Belgique), Artemis Productions (Belgique)

Distribution : Stone Angels

2010 / 2011

MY LAND

Long métrage documentaire, 81 min.

Production : Les Films du Nouveau Monde (France), Yade French Connection (France) et Ali n'Productions (Maroc)

Distribution : Les Films de l'Atalante

Prix de la Meilleure Musique et du Meilleur Montage au Festival De Tanger 2011

Prix du Meilleur Documentaire au Festival méditerranéen de Tétouan 2012

Prix Coup de Cœur du Public au Festival Cinéalma (Nice)

Prix de la Presse au Festival de Fameck

Sélections dans de nombreux festival en France, USA, Palestine, Maroc, etc.

2007 / 2008

WATHEVER LOLA WANTS

Long métrage de fiction, 115 min.

Production : Pathé Productions

Distribution : Pathé Distribution

Vendu dans 33 pays

Grand Prix du Meilleur Film au Festival National Marocain (2008)

Sélections à Tribeca, Dubaï, Marrakech, New Delhi, FESPACO, etc.

2003

UNE MINUTE DE SOLEIL EN MOINS

Long métrage, collection "Masculin/féminin" pour la chaîne Arte

Prix des Industries Techniques au Festival Méditerranéen de Montpellier

2000

ALI ZAOUA

Long métrage de fiction, 100 min.

Production : Playtime (France), Ali n'Productions (Maroc)

Distribution : Océans Films

Sélection officielle marocaine aux Oscars 2001

Vendu dans 28 pays

Classé dans les "1001 films you must see before you die", selected and written by leading international critics. General editor: Steven Jay Schneider

44 prix obtenus dans divers festivals internationaux : Montréal (Canada), Namur, Bruxelles (Belgique), Khouribga, Marrakech (Maroc), Stockholm (Suède), Amiens (France), Manheim (Allemagne), Ouagadougou (Burkina-Fasso), Kérala (Inde), Milan (Italie), Zlin (République Tchèque), Cologne (Allemagne), etc.

1997 / 1998

MEKTOUB

Premier long métrage de fiction, 90 min.

Sélection Officielle Marocaine aux Oscars 1998

Prix du Meilleur Film Arabe et Prix de la Meilleure Première Œuvre au Festival International du Film du Caire

Prix Spécial du Jury à Oslo

Sélectionné dans une trentaine de festivals internationaux (Berlin, Rotterdam, Gant, etc.)

1994

VENDEURS DE SILENCE

26 min.

Prix de la Meilleure Réalisation au Festival National du Film de Tanger

Sélections dans de nombreux festivals internationaux

1993

HERTZIENNE CONNEXION

4 min.

Festival des Films du Monde à Montréal

Diffusé sur Arte et la ZDF

1992

LES PIERRES BLEUES DU DÉSERT

21 min.

Une vingtaine de festivals à travers le monde

Prix Canal + au Festival du Film Méditerranéen de Bastia (France)

Diffusé sur Canal +, la RTM, Canal Horizon, 2M, France 2 et Paris Première

Entretien avec Mahi Binebine

*Mahi Binebine, l'auteur du livre "Les Étoiles de Sidi Moumen"
dont Nabil Ayouch s'est inspiré pour le film LES CHEVAUX DE DIEU*

D'où vous est venu l'idée d'écrire ce livre, "Les Étoiles de Sidi Moumen" ?

Le 16 mai 2003, des attentats sanglants ont eu lieu à Casablanca. Quand j'ai appris que les 14 Kamikazes sortaient tous du bidonville de Sidi Moumen, j'ai décidé de m'y rendre pour essayer comprendre ce qui nous tombait sur la tête. Le marocain n'est pas violent de nature. La première image dans ce cloaque : des enfants qui jouaient au foot sur un tas d'ordures. Je me suis dit alors, voilà les héros de mon prochain roman.

Pourquoi ce titre ?

C'est le nom de l'équipe de foot qui sera enrôlée par les salafistes.

Qu'avez-vous voulu dire et montrer à travers cette histoire ?

Simplement que si le dénuement total n'est pas l'unique facteur dans la fabrication des bombes humaine, il en est un ferment essentiel ; lorsqu'on naît dans la crasse, sans horizon, sans aucun espoir d'en sortir, on devient alors une proie facile pour les premiers marchands de rêves venus. Le pari, pas simple, est de présenter ces gamins comme des victimes, d'abord d'un état qui permet que des bidonvilles comme Sidi Moumen existent, ensuite de la mafia religieuse qui conditionne ces gamins et enfin la bourgeoisie qui continue à sucer le sang des anémiques.

Avez-vous rencontré en prison les quelques rescapés kamikazes de ces attentats ?

Non, je me suis rendu à plusieurs reprises à Sidi Moumen, je suis entré dans les baraques grâce à un ami journaliste originaire du coin. J'ai rencontré les parents de Kamikazes. Je me suis surtout imprégné du climat qui y règne. Le reste relève du travail de l'écrivain : la décharge publique est transmuée à la fois en cimetière des ogres, en terrain de chasse au trésor, en scène de crimes et en royaume de la fraternité. La violence est banalisée, elle fait partie de leur pain quotidien. La frontière entre la vie et la mort est si petite. Dans ce monde fermé, il n'y a pas de conscience possible ou même de prise de conscience.

Comment avez-vous rencontré Nabil Ayouch ?

Nabil a appris dans la presse la future sortie du livre et m'a contacté pour en avoir une copie. Cela faisait longtemps que l'idée d'un film sur les attentats de 2003 lui trottait dans la tête. Il a aimé le manuscrit et le projet est parti.

Qu'est-ce qui vous a décidé à céder les droits de votre livre à Nabil Ayouch ?

J'ai été membre du jury du Festival national du film de Marrakech il y a une dizaine d'années. J'y ai découvert un bijou cinématographique intitulé ALI ZAOUA qui m'a profondément séduit, ému. Il avait été tourné à... Sidi Moumen !! Le film avait d'ailleurs raflé tous les prix. Il est de la dimension d'un LOS OLVIDADOS de Buñuel.

Comment s'est passée votre collaboration ?

En très bonne intelligence. Je n'ai pas voulu faire le scénario parce que ce n'est pas mon métier. Mais je l'ai lu et donné mon avis. J'ai assisté aussi à une journée de tournage. J'ai été extrêmement surpris de rencontrer les enfants que j'avais imaginés...

En quoi adapter votre livre au cinéma était-il important selon vous ? Reflète-t-il ce que vous avez voulu exprimer dans votre livre ?

Tous les écrivains rêvent de voir leurs personnages évoluer "presque en vrai" sur un écran. Sur le fond, nous sommes absolument solidaires : comprendre n'est pas justifier. En aucun cas, nous ne faisons l'apologie du terrorisme, même si nous aimons ces gamins, victime de l'obscurantisme.

Entretien avec Rachid Jalil

*Rachid Jalil, kamikaze rescapé des attentats du 16 mars 2003 à Casablanca
actuellement à la prison centrale de Kenitra au Maroc*

Vous êtes né et avez grandi au bidonville de Karian Toma. Parlez moi de votre enfance...

J'ai sept frères et sœurs, on vivait dans la même baraque avec mes parents. Au début, mon père travaillait dans une carrière de concassage, il avait un boulot stable grâce auquel il nourrissait la famille. Puis il est tombé malade, et a travaillé comme vendeur ambulant. Mais son revenu n'était plus suffisant. Mes frères et moi, on a dû quitter l'école tôt pour travailler.

Vous avez abandonné en première année secondaire, à l'âge de 16 ans. C'était uniquement parce qu'il fallait travailler ?

(Petit rire) Franchement, je n'étais pas très doué pour les études, je n'avais pas la tête à ça. Mais c'est vrai que le besoin d'argent était pressant et pas uniquement pour nourrir la famille. Quand on est jeune, on veut sortir, s'habiller, profiter de la vie... Sans un dirham en poche, c'est difficile.

Qu'avez-vous fait après l'école ?

J'ai travaillé dans un garage comme apprenti soudeur, puis dans une entreprise qui faisait de la carrosserie pour des bus. Après, j'ai acheté mon propre matériel et j'ai travaillé à la maison, pour mon compte. Comme j'avais aussi été apprenti menuisier, je bricolais des portes, des fenêtres... Ça marchait pas mal.

En 2000, vous avez purgé un mois de prison pour vol...

Ce n'était pas du vol. Il n'y avait plus d'électricité dans le quartier et c'était impossible de vivre sans lumière, sans four pour cuisiner... Avec les copains du quartier, on a planté des poteaux, on a acheté du fil électrique et on a fait dériver le courant d'une installation publique à proximité. Ça a marché pendant quelques jours et puis il y a eu une panne, un fil était coupé. Quand je suis monté le réparer, la police est arrivée. (...)

Quand êtes-vous devenu islamiste ?

Vers 2002, environ. Je priais avant, même si je m'arrêtais de temps en temps... comme tout le monde, quoi. Mais après avoir discuté avec des gens [NDLR : notamment Adil Taïa et Khalid Benmoussa, deux des futurs kamikazes du 16 mai], j'ai commencé à ne rater aucune prière, et à les faire toutes à la mosquée. Mais un événement, en particulier, m'a convaincu de devenir moultazim : c'est le 11 septembre 2001 et l'invasion de l'Afghanistan qui a suivi. Ça m'a fait réfléchir à tous ces musulmans opprimés à travers le monde. Ça m'a fait prendre conscience que je devais prendre la religion plus au sérieux.

Vous avez pris conscience de tout ça tout seul ?

Les chouyoukh (prédicateurs), surtout Abderrazak Rtioui [NDLR : actuellement incarcéré] ont joué un grand rôle. Mais bon, personne ne m'a rien imposé. (...)

Vous avez quand même intégré le groupe "Ahl sounna wal jamaâ", qui a fini par exécuter les attentats du 16 mai...

Oui, mais je ne savais pas que c'était un groupe qui portait un nom. Je ne l'ai su que plus tard. Je connaissais bien ses membres et je les voyais souvent, mais pour moi, c'étaient des amis moultazim, rien d'autre. On assistait aux cours des chouyoukh

ensemble, on portait tous la barbe, on lisait des livres sur la vie du prophète (paix et salut sur lui), on parlait du jihad des musulmans dans le monde, on visionnait des cassettes vidéo... Mais je ne voyais aucun mal à tout ça. Je n'en vois toujours aucun, d'ailleurs.

Pourtant, vos amis projetaient des attentats. Ils ont commencé à en parler dès 2000...

Je n'ai fait connaissance avec les frères membres de ce groupe qu'en 2002. Et même à partir de là, je ratais beaucoup de leurs réunions parce que je travaillais au centre-ville. Je n'avais tout simplement pas le temps. C'est vrai qu'il y avait des débats sur l'utilité du jihad, comment contraindre des gens à respecter l'Islam... Mais je n'ai jamais été d'accord avec ça. Les Marocains sont des musulmans et on ne doit pas faire de mal à des musulmans. J'approuvais et j'approuve toujours le jihad quand il s'agit de se défendre contre les ennemis de l'Islam. Mais tuer d'autres musulmans, jamais.

Mais ce n'est pas cela qu'il y avait dans les cassettes vidéo que vous visionniez avec vos amis. Cela parlait plutôt de jihad armé en Tchétchénie, en Bosnie... Vous ne vous disiez pas "quel rapport avec le Maroc, tout ça" ?

(Hésitation) Non, je ne me posais pas cette question.

Vous avez déclaré que vous n'avez été prévenu des attentats que la veille du 16 mai. Mais les autres membres du groupe s'y préparaient depuis au moins deux ou trois mois, des années pour certains. Vous n'avez jamais surpris aucune conversation, personne ne vous en a jamais touché un mot, même de manière détournée ?

D'abord, ils me considéraient comme un débutant. Ensuite, ils étaient tenus par le secret. Donc non, ils ne m'en ont jamais parlé avant.

Comment vous a-t-on annoncé, le 15 mai 2003, que vous alliez participer à un attentat kamikaze ?

Ils ne m'ont pas parlé tout de suite d'attentats. Ils m'ont juste dit qu'on devait se retrouver le soir dans la maison du frère Omari, que c'était important. J'y suis arrivé vers minuit. Il y avait une drôle d'ambiance, les gens étaient tendus, je ne comprenais pas pourquoi. Personne ne m'avait encore rien dit. Mais je suis entré dans une pièce et j'ai vu du matériel qui m'a tout de suite fait penser à des explosifs.

Et alors ?

Je me suis posé tout un tas de questions. Je me demandais qui avait fabriqué ces explosifs, qui les avait amenés là... Les frères n'avaient pas le niveau nécessaire pour fabriquer des trucs comme ça.

Revenons à la nuit du 15 au 16 mai...

Je n'osais pas demander ce qu'on allait faire avec ces explosifs, même si je l'avais compris. Je me posais beaucoup de questions, je ne voulais pas... Mais je n'ai rien dit jusqu'au lendemain.

Le matin, vous avez quand même fini par poser la question ?

Je ne me souviens plus qui a parlé le premier des cibles et du déroulement des attaques. Mais à un moment, tout était devenu très clair pour tout le monde. Vers midi, j'ai parlé au frère Abdelfettah (...). Je lui ai dit que je n'étais pas tranquille, qu'il y avait des Marocains dans ces lieux où on devait aller... Je lui ai dit : "Même s'ils boivent et s'ils forniquent, peut-être qu'ils prient. C'est possible".

Que vous a-t-il répondu ?

Il m'a dit, assez sèchement : "Débrouille-toi, fais ce que tu veux. Si tu ne veux pas y aller, tant pis". Il s'est tourné vers le frère Mhanni et lui a dit que je refusais de partir. Mhanni a répondu : "Dans ce cas, qu'il reste ici jusqu'à ce qu'on sorte. Après, il ira où il voudra". En voyant comment Abdelfettah et lui me fixaient en disant ça, j'ai eu peur. (...)

Finalement, 21h30 arrive et vous sortez avec eux. Pourtant Abdelfettah vous avait autorisé à ne pas les accompagner...

Pour moi, c'était évident qu'ils ne me laisseraient pas repartir. J'aurais pu prévenir la police. Chacun était muni d'un grand couteau, ça me semblait clair qu'avant de sortir, l'un d'entre eux allait m'égorger et me laisser là. De toute façon, tout le monde allait mourir... J'ai réfléchi toute l'après-midi sans rien dire à personne et j'ai décidé de les accompagner puis de m'enfuir à la première occasion. (...)

Et après ?

Nous sommes partis en taxi jusqu'à la place Maréchal puis nous avons marché. Arrivés devant l'Alliance juive, nous avons entendu l'explosion du restaurant [NDLR : le Positano, trois morts, tous des kamikazes] qui était juste quelques rues derrière.

Vous avez vu leurs corps exploser ?

J'ai vu une boule de feu et de la fumée, c'est tout ce dont je me souviens.

Qu'avez-vous fait ?

Abderrahim m'a dit : "Viens, on y va". C'est là que je lui ai dit que je n'irais pas et, sans attendre sa réponse, j'ai déposé mon sac avec la bombe par terre et remonté la rue dans l'autre sens, en courant.

Et Abderrahim ?

Quand je lui ai dit que je partais, il a eu l'air complètement perdu mais il n'a pas abandonné son sac comme moi. Puis je me suis enfui et je ne l'ai plus vu. La police m'a dit après coup qu'il avait tourné sans but et avait fini par se faire exploser dans la médina, à quelques rues de là, parce que deux hommes avaient voulu lui prendre son sac.

Que s'est-il passé après votre fuite ?

J'ai pris un petit taxi jusqu'au quartier de Bernoussi. Je suis allé chez le cheikh Abderrazak Rtioui. Il m'avait toujours dit qu'il était contre l'idée que des musulmans tuent des musulmans. Je savais qu'il me soutiendrait parce que je n'avais pas voulu participer à ça. Je l'ai trouvé chez lui et je lui ai tout raconté. J'étais dans un

état second... (...) Le lendemain, le père de Mohammed Mhanni est venu. Il cherchait son fils et pensait qu'il s'était réfugié là-bas avec nous. Je lui ai dit que je ne savais pas où il était, je n'ai pas osé lui dire qu'il était mort.

Vous n'avez pas eu peur de vous jeter dans la gueule du loup ? Presque tous les kamikazes étaient des habitants de ce bidonville, la police était forcément déjà sur les lieux...

Je vous ai dit que j'étais dans un état second. Je ne pensais qu'à une seule chose : rassurer mes parents. Je ne voulais pas qu'ils aient des ennuis à cause de moi. Je leur ai tout raconté, et la police a investi Karian Toma peu après. J'ai été capturé dans la maison des voisins.

À quoi avez-vous pensé, au moment où on vous passait les menottes ?

À la fin. J'ai tout de suite vu la prison, la torture, la condamnation à mort... Je savais par quoi étaient passés beaucoup de frères, je savais à quoi m'attendre.

Que s'est-il passé ensuite ?

Ils m'ont emmené au commissariat central du Maârif. Ils ont tout de suite commencé à me torturer. (...) Des heures, comme ça. Ils n'ont commencé à m'interroger qu'après plusieurs heures de torture. J'ai tout de suite raconté tout ce que je savais, sans rien oublier. Mais ils ont continué de me poser des questions et à me torturer par intermittence, pendant trois jours. (...) Ça s'est arrêté quand un des agents qui m'interrogeaient m'a dit que mes déclarations étaient conformes à celles que j'avais faites trois jours plus tôt à Casa. (...)

Cela se passait pareil pour les autres détenus ? Dès que les agents ne trouvaient plus de contradictions, ils arrêtaient la torture ?

Non, pas toujours. En fait, beaucoup n'avaient rien à dire parce qu'ils n'avaient rien fait de mal. Ils portaient la barbe et allaient à la mosquée, sans plus. Moi, j'avais des choses à leur raconter. Les autres non. Pour eux, la torture ne s'arrêtait pas... Les agents étaient persuadés qu'ils étaient tous des réservistes pour d'autres attentats. Mais eux n'étaient au courant de rien, personne ne leur avait rien dit. Comme moi, juste avant le 16 mai. J'ai connu ces frères, il y a trois ans maintenant, j'ai vécu avec eux. Je peux vous dire qu'ils sont tous contre cette idée de tuer des musulmans, tout comme je suis contre l'idée de tuer des musulmans.

Et des juifs ?

(Hésitation, sourire gêné) Ceux qui combattent l'Islam, c'est notre devoir de les combattre. Voyez ce qu'ils font aux femmes et aux enfants en Palestine...

Vous pensez que tout juif est responsable de ce qui se passe en Palestine, même s'il vit ailleurs ?

(Hésitation) Non, je ne pense pas. (Nouvelle hésitation) Je n'ai pas assez de science religieuse pour répondre à cette question.

Et si quelqu'un qui a cette science vous dit qu'il faut tuer des juifs ?

Je respecterai son point de vue. Mais si je n'en suis pas convaincu, je ne le ferai pas.

Et vous n'en êtes pas convaincu ?

Si je l'avais été, je n'aurais pas reculé devant l'Alliance juive, où il n'y avait que des juifs [NDLR : le 16 mai 2003 était un vendredi, soir de Shabbat. Les locaux de l'Alliance israélite étaient vides mais les kamikazes l'ignoraient].

Qu'avez-vous ressenti, quand vous avez entendu que vous étiez condamné à mort ?

Mon premier réflexe a été d'invoquer Dieu. J'ai dit à voix haute "La hawla wa la qouwata illa billah" (tout événement et toute force relèvent de Dieu). Juste après, ils nous ont descendus dans la cellule du tribunal, au sous-sol. Et là, j'ai ressenti comme une vague de fraîcheur, je me sentais délivré. Je savais que je n'avais rien fait. J'avais la conscience tranquille, tout le reste était entre les mains de Dieu tout puissant.

Avez-vous des regrets ?

Je n'ai rien fait que je doive regretter.

Vous ne regrettez pas d'être entré dans ce groupe qui a tué des gens ?

Je ne savais rien, je n'ai rien à regretter ni à me reprocher. (...)

Que diriez-vous, aujourd'hui, aux familles des victimes ?

Je leur présenterais mes condoléances, au nom de tous mes camarades de prison. Je leur dirais que nous n'avons pas voulu ça. (...)

Propos recueillis par Ahmed R. Benchemsi pour Tel Quel, à la prison centrale de Kenitra

Rachid Jalil, kamikaze rescapé de l'attentat du 16 mai 2003 en 10 dates

1975	Naissance au bidonville de Karian Toma, à Sidi Moumen (Casablanca), d'un père vendeur ambulant et d'une mère femme au foyer
1991	Abandonne l'école en première année secondaire
1992 à 2001	Travaille successivement comme apprenti soudeur, carrossier, puis menuisier
2000	Un mois de prison pour vol
2002	Devient un pratiquant assidu, se laisse pousser la barbe, se lie avec les futurs kamikazes
15 mai 2003	Apprend qu'il doit participer, le lendemain, aux attentats terroristes
16 mai 2003	Abandonne à la dernière seconde, après avoir vu exploser deux de ses camarades
18 mai 2003	Capturé à Karian Toma, après une cavale de deux jours
Août 2003	Condamné à mort Incarcéré depuis à la prison centrale de Kénitra, quartiers de haute sécurité

Fiche Technique et Artistique

Durée : 115 min.

Format : 16/9. (1,85) Couleurs

Langue : arabe dialectal marocain (sous-titres français)

Réalisation : Nabil Ayouch

Scénario : Jamal Belmahi, adapté du roman de Mahi Binebine "Les Étoiles de Sidi Moumen"

Interprétation : Abdelhakim Rachid (Yachine), Abdelilah Rachid (Hamid), Hamza Souidek (Nabil), Ahmed El Idrissi Amrani (Fouad)

Producteurs : Nabil Ayouch, Pierre-Ange Le Pogam, Eric Van Beuren et Patrick Quinet

Production déléguée : LES FILMS DU NOUVEAU MONDE

Coproductions : ALI N'PRODUCTIONS (Maroc) - STONE ANGELS (France) - YC ALIGATOR FILM (Belgique) - ARTEMIS PRODUCTIONS (Belgique)

Image : Hichame Alaouie

Son : Zacharie Naciri et Eric Lesachet

Montage image : Damien Keyeux

Musique originale : Malvina Meinier

Décors : Hafid Amly et Hind Ghazali

Costumes : Nezha Dakil

Producteurs exécutifs : Frantz Richard (Ali n' Films), Marie Kervyn (YC Aligator Film), Stéphane Quinet (Artebis)

CAST & CREW

Length: 115 min.

Ratio: 16/9 (1,85) Colour

Language: Moroccan Arab (French subtitles)

Director: Nabil Ayouch

Screenplay: Jamal Belmahi, based on the novel "Les Étoiles de Sidi Moumen" by Mahi Binebine

Cast: Abdelhakim Rachid (Yachine), Abdellilah Rachid (Hamid), Hamza Souidek (Nabil), Ahmed El Idrissi Amrani (Fouad)

Producers: Nabil Ayouch, Pierre-Angé Le Pogam, Eric Van Beuren et Patrick Quinet

Executive Production: LES FILMS DU NOUVEAU MONDE

Co-production: ALI N' PRODUCTIONS (Maroc) ; STONE ANGELS (France) - YC ALIGATOR FILM (Belgique) - ARTEMIS PRODUCTIONS (Belgique)

DP: Hichame Alaouie

Sound: Zacharie Naciri et Eric Lesachet

Editor: Damien Keyeux

Original soundtrack: Malvina Meiner

Set Design: Hafid Amyl et Hind Ghazali

Costumes: Nezha Dakil

Executive Producers: Frantz Richard (Ali n' Films), Marie Keryn (YC Alligator Film), Stéphane Quinet (Artebis)

Rachid Jalli, kamikaze survivor of the May 16, 2003 bombings: 10 important dates

1975	Born in the shanty town of Karlan Toma, in Sidi Moumen (Casablanca) to a peddler and a housewife
1991	Drops out of school at age 16
1992 to 2001	Apprentices first as a welder, coachbuilder, then as a carpenter
2000	Serves one month in jail for theft
2002	Becomes a devoted practitioner, grows a beard, builds ties with future kamikazes
2003, May 15th	Learns he is expected to participate in bombings the next day
2003, May 16th	Abandons at the last minute after watching two of his comrades blow themselves up
2003, May 18th	Captured in Karlan Toma after two days of pursuit
2003, August	Sentenced to death
	Incarcerated since then at the Kenitra Central Prison's high security facility

Interview by Ahmed R. Benchemsi for Tel Quel, at Kenitra Central Prison

I haven't done anything I need to regret.

Have you any regrets?

clean. The rest was in the hand of God Almighty.

My first reflex was to invoke God. I said aloud "La Bawla wa la quwwata illa billah" ("There is no initiative or capability save from God"). Just after that, they took us down to the underground cell from the courtroom. And there, I felt like a cool wave washed over me, I felt delivered. I knew I had done nothing. My conscience was clean. The rest was in the hand of God Almighty.

How did you feel when you learned you'd received a death sentence?

You don't regret having joined this group that killed people?

I didn't know about it. I have nothing to regret or reproach myself for. (...)

What would you say to the families of the victims today?

I would present my condolences, in the name of all my prison mates. I would tell them we never wanted that. (...)

What did he reply?
He snapped back "Deal with it, do as you like. If you don't want to go, too bad." He turned to brother Mhanni and told him I refused to go. Mhanni said "In that case, keep him here until we go. After that, he can go where he will." When I saw the way Abdefttah glared at me when he said that, I got scared. (...)

Finally, at about 9:30 pm, you went with them, even though Abdefttah authorized you not to.
For me, it was obvious they wouldn't let me go free. I could have told the police: They were all carrying big knives and it was clear to me that before leaving, one of them would slit my throat and leave me there. In any case, we were all going to die... I thought about it all afternoon without saying anything to anyone and I decided to leave with them and then escape at the first opportunity. (...)

And after that?
We left by taxi for Maréchal Square and then we walked. When we arrived before the Jewish Alliance, we heard the explosion at the restaurant [writer's note: the Postano, three dead, all kamikazes] just a few streets back.

What did you do?
Abdefttah told me "Come on, let's go." That's when I told him I wouldn't go and without waiting for a reply, I dropped my bag with the bomb on the ground and ran back up the street in the opposite direction.

What about Abdefttah?
When I said I wasn't going, he looked totally lost, but he didn't drop his bag like I did. Then I screamed and never saw him again. The police told me later he wandered aimlessly and finally blew himself up in the medina, a few streets away, when two men tried to take his bag.

What happened after you ran off?
I took a taxi to the Bernoussi quarter. I went to see Sheik Abdeftarak Rtouli. He always told me he was against the idea of Muslims killing Muslims. I knew he'd back me up for not wanting to participate. I found him and told him everything. I was in a dazed. [...] The next day, Mohammed Mhanni's father came. He was looking for his son and thought he'd taken refuge with us. I told him that I didn't know where he was. I couldn't tell him he was dead.

When't you afraid you were jumping into the lion's den? Almost all of the kamikazes came from there and the police were surely already on the spot...
Like I said, I was dazed. All I could think of was reassuring my parents. I didn't want to them to get into trouble because of me. I told them everything and the police arrived in Karian Toma shortly after. They picked me up at a neighbor's.

What did you think about as they handcuffed you?
The end. I immediately saw prison, torture, a death sentence... I knew what had happened to many brothers. I knew what to expect.

And what did happen?
They took me to the Maâri central police station right away they started torturing me. (...) For hours, straight off the bat. They didn't start to interrogate me until after several hours of torture. I immediately told them all I knew, without forgetting a thing. But they continued to question me and torture me from time to time, for three days straight. (...) It stopped when one of the agents who interrogated me said my declarations were consistent with those I'd made three days earlier in Casa. (...)

Would this happen similarly with the other inmates? As soon as the agents no longer found contradictions they would stop the torture?
No not always. In fact, many had nothing to say as they hadn't done anything wrong. They grew beards and attended mosque, nothing more. I had things to tell. Not the others. For them, the torture wouldn't stop... The agents were sure that they were reserists for other attacks. But they were not aware of anything, no one had told them anything. Like me, just before May 16th. I knew these brothers; three years ago now, I was living with them. I can tell you they are all against the idea of killing Muslims, as I am against the idea of killing Muslims.

And Jews?
(Hesitant, an embarrassed smile) It is our duty to combat those that combat Islam. Look at what they do to the women and children in Palestine...

You think that every Jew is responsible for what happens in Palestine? Even if they live elsewhere?
(Hesitantly) No, I don't think so (hesitantly again) I do not have enough religious knowledge to answer this question.

What if someone who has that kind of knowledge tells you that you must kill Jews?
I will respect his point of view, but if I am not convinced I won't do it.

And aren't you convinced?
If I had been I would not have pulled back in front of the Jewish Alliance, where there were only Jews. (Ed. note: May 16th 2003 was a Friday, a Shabbat eve. The premises of the Jewish Alliance were closed, but the suicide bombers were not aware of this).

Interview with Rachid Jalil

Rachid Jalil, surviving kamikaze from the May 16th, 2003 bombings in Casablanca, currently at the Kenitra central prison in Morocco

You were born and raised in the slum of Karian Toma. Tell me about your childhood.

I have seven brothers and sisters. We lived in the same house with my parents. At first, my father worked in a crushing quarry. He had a stable job thanks to which he fed the family. Then he got sick and worked as a peddler. But he didn't earn enough money. My brothers and me, we had to quit school and go to work.

You dropped out at the age of 16. Was it only because you needed to work?

(Laugh) Frankly, I wasn't very good in school. I didn't have the head for it. But it's true that the need for money was pressing and not just to feed the family. When you're young, you want to go out, to dress nice, take advantage of life. Without a dirham to your name, it's tough.

What did you do after leaving school?

I worked in a garage as a welding apprentice, and then in a company that did bodywork for buses. Then I bought my own equipment and worked at home for myself. Since I'd also apprenticed as a carpenter, I put together doors and windows. It was going pretty well.

In 2000, you served a month in jail for theft...

It wasn't theft. There was no more electricity in the neighborhood and it was impossible to live with no light, with no oven to cook with. So with friends from the neighborhood, we erected some poles, bought some electrical wire and hooked it up to the nearby public works. It worked for a few days and then it blacked out. A wire had been cut. When I climbed up to fix it, the police came. [...]

When did you become an Islamist?

About 2002. I prayed before that, even if I didn't do it all the time... you know, like everybody. But after talking with some guys [writer's note: notably Adil Taha and Khalid Benmoussa, two of the future May 16th kamikazes], I started not to miss a single prayer, and to do them all at the mosque. But one event in particular convinced me to become moultazim: September 11, 2001 and the invasion of Afghanistan that followed it. It made me think about all of the oppressed Muslims across the world. It made me realize I should take religion more seriously.

Did you realize that all on your own?

The chyoukukh (preachers), especially Abderrazak Ritoui [writer's note: currently in prison] played a major role. But hey, nobody made me do anything. [...]

But you still joined the "Ahl soumma wal jamaa" group, which eventually carried out the May 16th bombings...

Yes, but I didn't know it was a group with a name. I only found out later. I knew some of the members well and saw them often, but for me, they were just moultazim friends, that's all. We went to hear the chyoukukh together, we all wore beards, we read books about the life of the prophet—peace be upon him—we talked about the Muslim jihad around the world, we watched video cassettes... But I saw no wrong in any of it. As a matter of fact, I still don't.

And yet your friends were planning bombings. They began talking about it as early as 2000.

I only met the brother members of this group in 2002. Even then, I missed most meetings because I worked in the center of town. I just didn't have the time. It's true there were debates about the usefulness of the jihad, how to oblige people to respect Islam... But I never agreed with that. Moroccans are Muslims and we should not harm Muslims. I approved and I still approve of the jihad when it's a question of defense against the enemies of Islam. But to kill other Muslims, never.

But isn't that what was on the video cassettes you watched with your friends? They were about the armed jihad in Chechnya, in Bosnia... You never wondered "what's that got to do with Morocco?"

(Hesitation) No. I never did.

You declared that you weren't informed of the bombings until the day before May 16. But other members of the group had been preparing for it for two or three months, even years for some of them. You never overheard any conversation, no one ever mentioned it to you or even made an allusion?

First of all, they considered me a beginner. Second of all, they were held to secrecy. So no, nobody ever spoke to me of it before.

How did they announce to you, on May 15, 2003, that you were going to participate in a kamikaze bombing?

They didn't tell me right away about the bombings. They just said we were to meet that night at the home of our brother Omar, and that it was important. I got there about midnight. There was a weird mood. People were tense. I didn't understand why. Still nobody told me anything. But then I went into a room and I saw things that I immediately gathered to be explosives.

And then?

Then I asked myself a lot of questions. I asked myself who had made the explosives, who had brought them here... The brothers didn't have the level necessary to make stuff like that.

Getting back to the night of May 15-16...

I didn't dare ask what was to be done with the explosives, even if I got the picture. I asked myself a lot of questions. I didn't want to... But I didn't say anything until the next day.

But in the morning, you finally asked the question?

I don't remember who first spoke of the targets and the sequence of bombings. But at some point, everything became very clear for everyone. Around noon, I spoke to brother Abdelfettah [...]. I told him I wasn't at ease, that there were Moroccans in the places we were supposed to go... I said to him "Even if they drink and fornicate, they might still pray. It's possible."

Interview with Mahi Binebine

Mahi Binebine, author of "Les Étoiles de Sidi Moumen" ("The Stars of Sidi Moumen") which served as inspiration for Nabil Ayouch's film HORSES OF GOD

Where did you get the idea for your book "Les Étoiles de Sidi Moumen"?

On May 16th, 2003, bloody bombings took place in Casablanca. When I learned that the 14 kamikazes all came from the slum of Sidi Moumen, I decided to go there to try to understand what had just hit us. Moroccans are not violent by nature. The first image in this cesspit? Children playing soccer on a heap of garbage. I told myself then and there, these are the heroes of my next novel.

Why this title?

It's the name of the football team that will be enlisted by the Salafis.

What did you mean to get across through this story?

Simply that if the utter destitution is not the only factor in the manufacture of human bombs, it is essential fertilizer. When you're born into sium, without any prospects, no hope of escape, you become easy prey for the first dream merchants to come along. The challenge, which isn't easy, is to portray these kids as victims. First of the State which allows slums like Sidi Moumen to exist, then of the religious mafia that conditions these kids, and lastly of the bourgeoisie that continues to suck the lifeblood from anemics.

Did you meet the attack's few surviving kamikazes in prison?

No, I went to Sidi Moumen on several occasions and entered homes thanks to a journalist friend who's from the area. I met with the parents of kamikazes. I mainly absorbed the overall atmosphere. The rest is the work of the writer: The dump becomes a cemetery for ogres, a field for a treasure hunt, a crime scene and a realm of friendship. Violence becomes banal, it's part of their daily bread. The line between life and death is a thin one. In this closed world, there is no awareness possible, nor room for it to grow.

How did you work together?

In harmony. I didn't want to write the screenplay because it's not my profession. But I read it and shared my impressions. I also spent a day on the shoot. I was extremely surprised to meet the children I'd thought up...

How was adapting your novel important to you? Does it reflect what you meant to express in the book?

All writers dream of seeing their characters come almost to life on the big screen. We are fundamentally in agreement: to understand is not to justify. In no case do we condone terrorism, even if we love these kids, the victims of obscurantism.

Filmography de Nabil Ayouch

2012	HORSES OF GOD Fiction feature film, 110 min. Production: Les Films du Nouveau Monde (France), Ali n' Productions (Morocco), YC Alligator Film (Belgium), Artemis Productions (Belgium) Distribution: Stone Angels
2010 / 2011	MY LAND Documentary feature film, 81 min. Production: Les Films du Nouveau Monde (France), Yade French Connection (France) and Ali n' Productions (Morocco) Distribution: Les Films de l'Atlante <i>Best Music and Best Editing Awards at the Tangiers Festival in 2011</i> <i>Best Documentary Award at the Tetouan Mediterranean Festival in 2012</i> <i>Audience's Choice Award at the Cinéma Festival (Nice)</i> <i>Press Award at the Fameck Festival</i> <i>Selections in many festivals in France, USA, Palestine, Morocco, etc.</i>
1997 / 1998	MEKTUB First fiction feature film, 90 min. Official Moroccan selection at the Oscars in 1998 <i>Best Arab Film Award and Best First Film Award at the Cairo International Film Festival</i> <i>Special Jury Award in Oslo</i> <i>Selected in 30-odd international film festivals (Berlin, Rotterdam, Gant, etc.)</i>
1994	THE SILENT SELLER 26 min. <i>Best Production Award at the Tangier National Film Festival</i> <i>Selections in numerous international festivals</i>
1993	FREQUENCY CONNECTION 4 min. Montreal World Film Festival. Broadcast on Arte and ZDF
1992	THE BLUE ROCKS OF THE DESERT 21 min. <i>Presented at 20-odd festivals around the world</i> <i>Canal + Award at the Bastia Mediterranean Film Festival (France)</i> <i>Broadcast on Canal +, RTM, Canal Horizon, 2M, France 2 and ParisPremière</i>
2007 / 2008	WATHEVER LOLA WANTS Fiction feature film, 115 min. Production: Pathe Productions Distribution: Pathe Distribution <i>Sold in 33 countries</i> <i>Best Film Award at the National Moroccan Festival (2008)</i> <i>Selections in Tribeca, Dubai, Marrakech, New Delhi, FESPACO, etc.</i>
2003	UNE MINUTE DE SOLEIL EN MOINS Feature film for the "Masculin/feminine" collection for the TV channel Arte. <i>Technical Achievement Award at the Montpellier Mediterranean Festival</i>
2000	ALI ZAOUA Fiction feature film, 100 min. Production: Playtime (France), Ali n' Productions (Morocco) Distribution: Océans Films Official Moroccan selection at the Oscars in 2001 <i>Sold in 28 countries</i> <i>Appears in "1001 Films You Must See Before You Die", selected and written by leading international critics. General editor: Steven Jay Schneider</i> <i>44 awards won in various international festivals: Montreal (Canada), Namur, Brussels (Belgium), Khouribga, Marrakech (Morocco), Stockholm (Sweden), Amiens (France), Manheim (Germany), Ouagadougou (Burkina-Faso), Kerala (India), Milan (Italy), Zlin (Czech Republic), Cologne (Germany), etc.</i>

Biography Nabil Ayouch

Nabil Ayouch was born April 1st 1969 in Paris. He works in Casablanca and Paris.

In 1997, Nabil Ayouch directed his first feature film, MEKTUB which, like ALI ZAOUA (2000) represented Morocco at the Oscars. Next came UNE MINUTE DE SOLEIL EN MOINS (2003) and WHATEVER LOLA WANTS (2008), produced by Pathé. His first short film, in 1992, THE BLUE ROCKS OF THE DESERT marked the discovery of Jamel Debouzze.

In 2009, he created and directed the closing show of the World Economic Forum of Davos, after having directed several live shows such as the opening of "Temps du Maroc" in France at the Palace of Versailles in 1999.

In 1999, Nabil Ayouch founded Ali n' Productions, a company through which he helps young directors to launch their careers thanks to initiatives such as the Mohamed Reggab Award, a script and production competition for short films in 35 mm. Between 2005 and 2010, he produced 40 genre films in the framework of the Film Industry. In 2006, he launched the Meda Films Development programme - with the support of the European Union and the International Film Festival Foundation of Marrakech, a structure to accompany producers and scriptwriters from the ten countries on the southern shore of the Mediterranean in the development phase of their films.

Nabil Ayouch founded the G.A.R.P. (Group of Authors, Directors, Producers) in 2002 and the Moroccan Coalition for Cultural Diversity in 2003. In 2008, he participated in the creation of the Moroccan Anti-piracy Association, of which he is president.

In 2011, he released his first documentary feature film, MY LAND, which was filmed in the Middle East. In 2012, Nabil Ayouch finished HORSES OF GOD, inspired by the Casablanca suicide bombings of May 16th 2003.

“... Shooting this film made me very happy. The crew stuck together seamlessly. They supported me, they rallied, they believed whole-heartedly in it, and that boosted my strength tenfold. Gradually we felt a part of the shanty town. People recognized us, waved hello, had us over, came for lunch. I felt incredibly privileged to experience these moments, to be able to observe this micro system with all its own rules, codes and solidarity.”

“The day the rain stopped and we could pick up the shoot again, we started with the scene at the foot of the mountain. By the end of the day, Abdelhakim (Yachine) was dragging his foot but, according to him, it was nothing serious. The next day, he couldn't walk. Frantz Richard (the line producer) took him for x-rays and called me afterward. Verdict: two weeks of total immobility. There were no scenes left to shoot without Yachine. The shoot was to be interrupted again just as the rain had finally stopped...”

“Everything was flooded, the sets, the equipment, the canteen... It was incredibly violent. We were all wiped out, powerless. I remember one day when the whole crew gathered under a stretch of tarp, the only shelter that remained. We all stared at each other, no one knowing what to say to boost morale. I thought about Terry Gilliam and LOST IN LA MANCHA. In cases like these, you try to reassure yourself by telling yourself others have had it worse, that you have to hang on, that everybody has to hang on...”

“The shoot was interrupted a first time due to a religious holiday (Eid al-Adha). I also wanted to leave time for the main actors to grow real beards; I didn't want to use fakes. As a result, we prolonged the interruption, which ended up lasting in all 2 and a half weeks. It was tough to get going again. The conditions for shooting in the mountains were harsh. It started to rain and the river overflowed. Over the next few days there was a deluge. We had to cross the river—normally we could just step across, but it had become a veritable torrent—by canoe to get to the shoot...”

“...One night we were shooting a key scene between Hamid and Yachine in front of Tamou's house. We were bombed with stones. Zacharie Naciri, the sound engineer, was hit in the head and knocked out for a few moments. We started to shoot again with sheets of foam over our heads for protection and neighborhood kids posted on roofs as sentinels...”

“...Yet, there was violence daily. Fights, arguments, knives, stone throwing. To the point that we eventually got used to it and found it almost normal...”

Despite the setback, the presence of the team was overall well received in the shanty town. We were aware that we provided an additional source of income for about half the population. Some people worked on the construction crews, others as guards or extras. A few of the roles, like that of Yemma, Yachine and Hamid's mother, were cast among shanty town residents...”

“A few nights before principal photography began, one of the main sets for the film (the Madani Café) burned down. We never knew who set fire to it. The police were called to the scene but nobody saw anything, nobody heard anything.

Excerpts from Nabil Ayouch's filming notes

Yet we do see in the film that soccer also enables these kids to escape their condition.

Yes, soccer really is a form of social elevator for these kids. It's also what creates ties between them in the film since soccer possesses a unifying power that few things equal, except perhaps for art and culture, but these kids don't have access to that.

Did you decide to romanticize, to extrapolate on the backgrounds of the kamikazes or did you remain faithful to what you knew of their real lives within this geographical and social context?

Jamal Belmahi, the screenwriter, Alain Rozane, who accompanied us throughout the writing phase and then Pierre-Angé Le Pogam, the film's producer, and I discussed this a lot. We were all in agreement. Reality has an exceptional virtue, that of being able to present the facts, while fiction allows us to recount them. I therefore chose to stray from the reality of the lives of these young kamikazes, to not do their biographies, in order to capture my subject and extrapolate, all the while basing it on discussions with researchers and sociologists and a reading of the research and studies on the subject.

What did you get from your reading?

The way the fundamentalists have appropriated the notion of solidarity. How they operate to recruit these youths who want for a father figure.

This lack of a father figure, of authority, does it have anything to do with that which is felt by a whole generation of children of Arab immigrants living in Europe, who feel their fathers are not respected in the social order and have let themselves be too far pushed around?

Yes, there's a spirit of revolt, of rebellion, in common between these young generations, whether they have emigrated or remained in their country of origin. Clearly so. They criticize their parents for being too docile. These generations want it all and they want it now. The fact is, these kids live in patriarchal societies. Their mothers make the decisions but their fathers symbolize the power. So obviously, when their father's authority is lacking, there are no longer the safeguards needed to keep these youths within certain boundaries and it all explodes. That was the case for almost all of the young kamikazes that blew themselves up in Casablanca in 2003.

Were the young actors in your film also very concerned by this issue?

No, it's not part of their major preoccupations. They are non-professional actors we could describe as reliable albeit unwitting witnesses to a reality they carry and experience to some extent despite themselves. They are kids from working class neighborhoods. Some, like the two main roles, even live in Sidi Moumen which is where I met them. I chose them after roaming the neighborhoods for two years, because the difficulty, of course, was to find personalities capable of incarnating the characters.

How did you decide on the title of your film?

At first the film bore the title of the novel from which it's adapted: "The Stars of Sidi Moumen". But we realized that it could be perceived in a positive light, that some would see a form of glorification in what the kamikazes had committed. Whereas, while I wanted to give a human face to these young men, in no way did I wish to celebrate their deeds. We looked around and found an excerpt from a text on the jihad at the time of the Prophet: "Fly horses of God and to you the doors of heaven will open." This phrase was used several times in modern jihad terminology by Ben Laden and in televised sermons. The phrase was also pronounced in the film by the "great emir" who comes to tell them they have been chosen.

What was your directorial angle with regard to incarnating all of this? How do you conciliate sunshine and youth with despair and death?

By going from one to the other. Without going to extremes, I discussed it in terms of definite colors with my DP, Hichame Alaoui, the property master and the costume designer. I wanted us to start with everyday life full of warm, highly saturated colors, and then, as we got further into the film, toward death, for the colors to fade. The closer we got to the present, the duller the colors.

Then there's the question of framing. I wanted to stick with something sober, elegant and non demonstrative. At the same time, I wanted to keep the camera on the cameraman's shoulder for the two-thirds of the film up to the point where they recruited. For that, I had the key grip make systems to "carry" the camera during moving scenes while keeping the framing dynamic, since none of the existing systems suited me. We did several days of testing to find the right system. In the last part of the film, the more the film advanced the more I wanted the image to settle down, and the rhythm to be calmer, more serious, less twisting and turning. A last angle in terms of directing is the music. I wanted anything but ethnic or folk music, "local" color. I wanted music that wasn't overly orchestrated (with the exception of the last piece), that was almost inaudible, unidentifiable. There are so many sounds of all sorts—music escaping from transistor radios—that comes up everywhere in the film that I wanted this music to different, for it to provide a certain detachment that can invoke another form of emotion.

What did you personally get out of the film?

It's a film on the human condition. I think it taught me to leave behind a form of natural reserve or distance, and to reach out to others. To better understand, for sure. But to better understand myself as well, and to accept certain choices. Some choices no doubt more radical than others, made earlier. With this film, I feel less of a need to be loved and more the need to be understood.

An interview with Nabil Ayouch

How did your film HORSES OF GOD, based on the story of the young Moroccans who committed kamikaze bombings in 2003, come about?

First off, it comes from my own personal experience with the shanty town of Sidi Moumen, the neighborhood of the young kamikazes who committed the Casablanca bombings in 2003. I had already shot a few scenes in the area for my 1999 film *Alli ZAOUA*. So it was someplace I'd had ample opportunity to explore and I felt perfectly comfortable there. It also boasts the surprising distinction of being Casablanca's highest suburb. I remembered the people from the quarter being really pacifist and really open. So when the events of 2003 took place, I just didn't get it. Fourteen kids from Sidi Moumen blowing themselves up. You say "No, it can't be!" It was hugely traumatic for Morocco, because people expect this kind of act to be the work of trained terrorists hailing from Afghanistan or Iraq, but not for the perpetrators to be kids who until then had never left their slum. Most of them were twenty. It was so shocking that immediately I felt the need to react, to do something about it. Except that I didn't do what I should have!

Which was...?

I took a camera and a team and went to meet the victims. I listened to the survivors, to their families. I did a short 16-minute film. But that was all. It took me a while to realize my vision was incomplete. It was about three or four years before I really came back to it. First because I realized that as film directors, we are not really witnesses with a duty to respond immediately like journalists. Our duty is first and foremost to stand back from events in order to construct a particular way of looking at things, our own way. It's also the time I needed to understand my feeling of frustration, to understand that the victims were on both sides.

So then what did you do?

I went back to Sidi Moumen. The work I did was almost anthropological. I talked to people. I met with associations, because in the meantime, obviously, a large number of associations had sprung up in the quarter in response to the bombings. Then I bought the rights for an adaptation of Mahi Binebine's book entitled "Les Étoiles de Sidi Moumen" ("The Stars of Sidi Moumen"), whose approach was exactly that of the story I wanted to tell.

Did you then go shoot your film in Sidi Moumen?

No, although for a long time I had planned to shoot right in the middle of Sidi Moumen. But the area has changed a lot, like with the construction of a huge block of apartment buildings. The pocket of slum where the kamikazes were from was shrinking. In terms of the camera's point of view, it was becoming impossible to film. It no longer made sense to shoot there, everything had changed so much.

Why?

I needed to capture the Sidi Moumen that gave rise to this generation of kamikazes in terms of their relationship to their neighborhood, a Sidi Moumen removed from the modern world, a rural shanty town, removed from any notion of urbanism. So I decided to shoot in another shanty town a few kilometers away. I worked, however, with a lot of inhabitants of Sidi Moumen.

Was it difficult to get a film on such a touchy subject off the ground? For instance, did you meet with defiance on the part of Moroccan authorities?

I met with a lot of defiance regarding the subject, at different levels, but never from the Moroccan government. I even received a grant for the project. Similarly, we immediately got authorization to shoot. On the other hand, each time we had to explain in great detail how we planned to approach the subject which, again, was hugely traumatic for Moroccans. Some people questioned whether the wound should really be reopened at all. So there was understandable reluctance, but never any blockage or censorship.

Has the Arab Spring, which occurred while you were in the middle of your film, had any influence on it?

The first effect of the Arab Spring was that the authorities no doubt weren't too preoccupied with us, we were pretty much left on our own. That was the first real effect. The second, however, was that there was a certain tangible tension in the streets, especially in the working class neighborhoods where we were shooting. We had to keep our heads down if we didn't want to give the impression of some kind of provocation. Everybody was on edge. There were demonstrations daily, Islamist currents, encouraged by what was happening in Egypt and Tunisia, were coming out in the open. With elections coming up, several people involved in Islamist movements in the quarter tried to stop the shoot.

You were immersed in Morocco's political climate and yet you chose an intimate approach to this true story. Why?

For multiple reasons including the desire to get viewers immediately involved with the film's characters. The main characters, the kamikazes, are kids who are not the only ones responsible for their acts, they are victims of them. I wanted to get that across. I needed to start the film like a chronicle and not jump immediately in with a distant historical panorama. What I wanted above all to convey was the everyday life of these kids, their environment, their parents, the lack of paternity, the strong bond between them and all of the micro traumas of life that make that at some point or another, it all transforms, as they grow up, into desperate, unbearable resentment. Their small stories forge their destiny and turn them into part of history, that of national and global geopolitics.

What are the key points you relied on to develop your story?

The lack of access to education for these kids, the breakdown of family structures that brings with it a loss of bearings. There is also the unity of the place, which is very specific to this story, since these kids had never left their slum. There was a closing in, even if that isn't all bad. Indeed, shanty towns are horizontal structures where people communicate with greater flow than in the vertical structures of block housing complexes. But the limit to living in a vacuum of this kind is that people turn rigid. Moreover, in these slum niches, micro systems sometimes arise, like the Wahhabi fundamentalism that reached Morocco in the 1980s and 90s from Saudi Arabia. It's difficult for a kid who has never known anything outside neighborhood life not be permeated and sometimes thoroughly convinced by the idea that these new micro systems, in this instance radical Islamism, are their only future.

The Origin of HORSES OF GOD

According to an authentic hadith ascribed by the imam Ibn Jarir At-Tabari, people flocked to the Prophet Mohammed, Peace Be Upon Him, and said to him "We bear you allegiance." But they were not sincere and Islam did not interest them. They said to the Prophet "We no longer feel at ease in Medina." The Prophet commanded "Drink the urine and milk of the she-camels that surround you." At the same moment, a voice called "Fly, horses of God." The people who had come to see the prophet, surprised by the voice, immediately fled. The Prophet and his companions pursued them until they managed to catch up with some of them and capture them.

The expression "Fly, Horses of God" is frequent among the first Muslims as a call to jihad. This expression has been used again at times throughout the centuries, either in speeches, songs or poems as an incitation to holy war. It can be found in Al Gaeda's present-day propaganda, notably in the famous declaration made by the organization following September 11th, broadcast by the news station Al Jazeera and read at the time by the Kuwaiti Suleiman Abu El Ghat.

The paragraph in which the expression was used is as follows:

"This is my last call that I address to the nation of the billion, to the nation of Islam, to the nation of the jihad, the nation of Mohammed and of the descendants of Abou Bakr and Khalid ibn al-Walid. I say "Fly horses of God, fly horses of God, fly horses of God." Today war is declared and it's a decisive battle that today has begun between faith and infidelity. So choose your camp. There are only two. There is no third. Either we are in the camp of the faithful or in the camp of the infidels..."

In a text read over Internet by a certain Abu Dujana Al Qurashi Al Hashimi, the latter asserts that Osama Ben Laden read this phrase during a speech: "When they [the first Muslims] heard "Fly horses of God" they left all and rushed to the jihad with or without gear, for the blessing of Allah to be upon them..."

Synopsis

Yachine is 10 years old, he lives with his family in the slum of Sidi Moumen in Casablanca. His mother, Yemma, leads the family as best as she can. His father suffers from depression, one of his brothers is in the army, another is almost autistic and the third, Hamid, 13, is the boss of the local neighbourhood and Yachine's protector.

When Hamid is sent to jail, Yachine takes up jobs after jobs, though empty, to get free from the doldrums of violence, misery and drugs.

Released from prison, Hamid, now an Islamic fundamentalist, persuades Yachine and his pals to join their "brothers".

The Imam, Abou Zoubair, their spiritual leader, starts to direct their long-standing physical and mental preparation.

One day, he tells them they have been chosen to become martyrs.

The film is inspired by the terrorist attacks of May 16th 2003 in Casablanca.

INTERNATIONAL PR
TBC
CANNES OFFICE
All Suites Garden Studio, Park & Suites Prestige Cannes Croisette
12 rue Latour Maudourg 06400 Cannes
(Between Miramar and Martinez Hotel)
Email: festival@theprcontact.com
CONTACT NUMBERS - FROM MAY 14
Phil SYMES / Cell: + 33 (0) 6 29 87 62 96
Ronaldo MOURAO / Cell: + 33 (0) 6 29 84 74 07

INTERNATIONAL SALES
wild bunch
4 La Croisette - 1st floor (in front of the Palais)
Phone: + 33 (0) 4 93 30 17 46
Carole BARATON / cbaraton@wildbunch.eu
Gary FARKAS / gfarakas@wildbunch.eu
Vincent MARAVAL / ndevide@wildbunch.eu
Gael NOUAILLE / gnouaille@wildbunch.eu
Silvia SIMONUTTI / sssimonutti@wildbunch.eu

HORSES OF GOD

A film by Nabil AYOUGH

Inspired by the novel "The stars of Sidi Moumen" written by Mahi Binebine

Length 1h55 - ratio 16/9 (1.85)

OFFICIAL SELECTION
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES



LES FILMS DU NOUVEAU MONDE present

STONE ANGELS

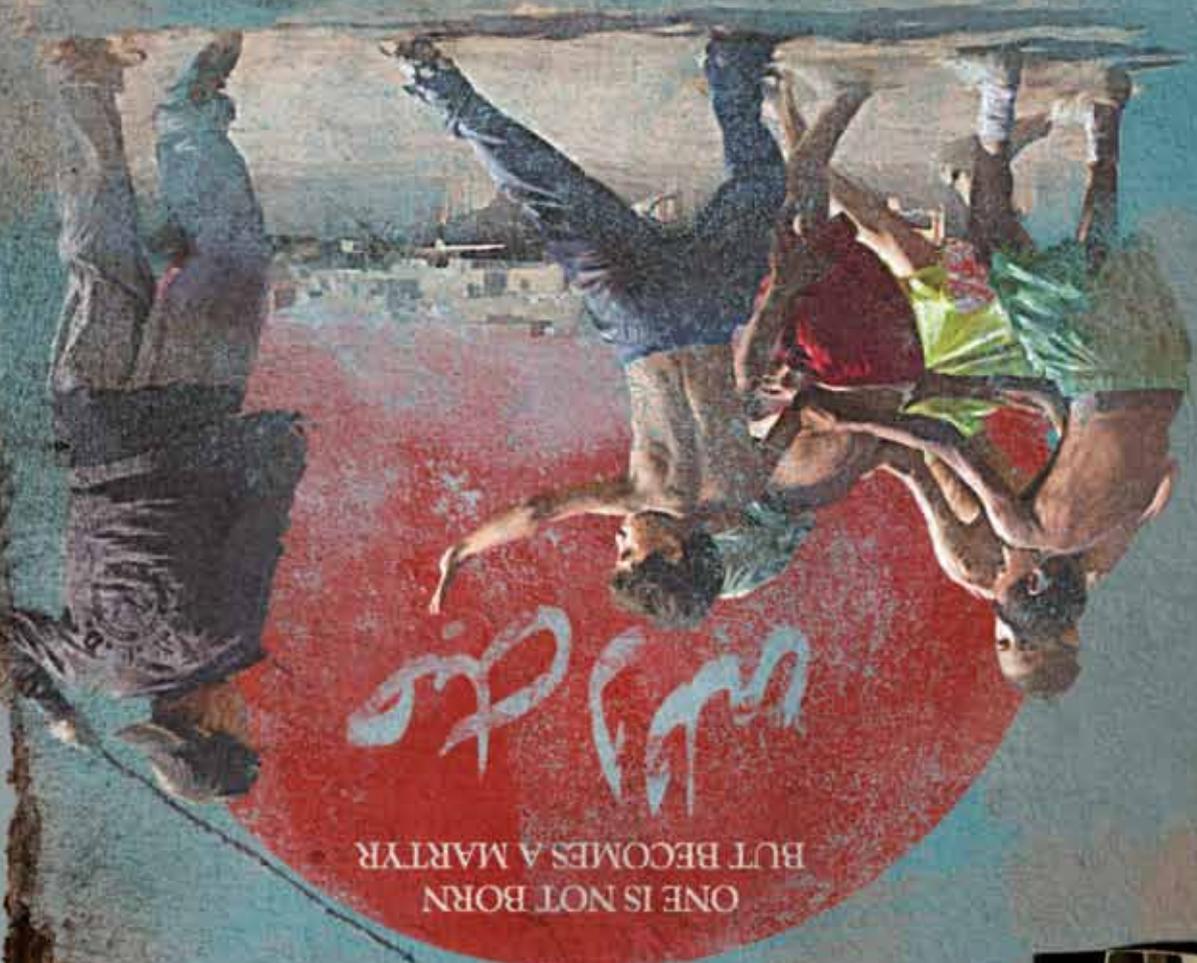
wild bunch

A FILM BY NABIL AYOUCH

INSPIRED BY REAL EVENTS

HORSES OF GOD

ayouch



ONE IS NOT BORN
BUT BECOMES A MARTYR

UN CERTAIN REGARD
OFFICIAL SELECTION
FESTIVAL DE CANNES



LES FILMS DU NOUVEAU MONDIALE